

Françoise Rigat

La mondialisation néolibérale contextualisée par ses figures

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Françoise Rigat, « La mondialisation néolibérale contextualisée par ses figures », *Pratiques* [En ligne], 165-166 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 22 décembre 2015. URL : <http://pratiques.revues.org/2441>

Éditeur : Association CRESEF

<http://pratiques.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://pratiques.revues.org/2441>

Document généré automatiquement le 22 décembre 2015. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Tous droits réservés

Françoise Rigat

La mondialisation néolibérale contextualisée par ses figures

Introduction : cadre définitionnel et esquisse de la problématique¹

- 1 Le *discours expert*² de l'ONU n'a guère bonne presse : stigmatisé pour son caractère vide et verbeux, la pauvreté expressive de son style et sa faiblesse argumentative, il a subi les assauts critiques de politologues et anthropologues ainsi qu'en témoignent diverses publications (Rist, 2002 ; Cussò, Gobin, 2008). On ne peut que souscrire à ce diagnostic sévère. Et cependant, le linguiste qui parcourt ce discours y relèvera, lui, l'usage systématique d'une batterie de figures, dites de la *répétition oiseuse* ou du *trop explicite* par S. Sacchi (1990 : 118), à laquelle il attribuera les procès qui lui sont faits. Ce critère quantitatif est donc l'indice d'un enjeu rhétorique important, que notre travail souhaite décrire et élucider.
- 2 Sur le premier plan de ces figures se trouve la périsologie (de *perissos*, « superflu »)³ qui désigne, d'après O. Reboul (1991 : 134) « la répétition d'une même idée sous des mots différents ». Longtemps répertoriée dans les traités des rhétoriciens et grammairiens sous la *battologie*, définie comme la « répétition généralement absurde d'une même idée par les mêmes mots » (*Trésor de la langue française*), elle comprend aussi bien la répétition synonymique que la périphrase inutile⁴. À lire toujours les traités, elle est très proche de la parastase, décrite comme l'« accumulation de phrases qui reprennent la même pensée » (Dupriez, 1984 : 327)⁵ et de la macrologie (du latin *longiloquium*) renvoyant à la prolixité du discours (Mortara Garavelli, 2000 : 120)⁶. Les débats d'étiquetage n'ayant pas à être tranchés ici, on gardera ces distinctions qui conviennent assez bien aux configurations que l'on a pu observer dans le discours onusien. Enfin, aux côtés de ces figures prend place le truisme⁷, consistant à exprimer « des contenus sous-entendus qui étaient déjà parfaitement évidents » (Dupriez, 1984 : 460) et donc, d'une certaine manière, accessoires et redondants. C'est en ce sens qu'il a pu être considéré comme une variante de la répétition synonymique ou du pléonasme (Frédéric, 1985 : 116)⁸.
- 3 Toutes ces figures plongent les classifications dans l'embarras : au mieux, elles se disputent entre les figures de répétition et de l'amplification⁹ ; au pire, elles intègrent les *solécismes syntaxiques* (Mortara Garavelli, 2000 : 119), voire les *antifigures* (Bonhomme, 1998 : 42). En d'autres termes, elles restent tiraillées entre la reconnaissance d'une fonction rhétorique, essentiellement d'insistance, et l'attribution d'un véritable statut de figure¹⁰.
- 4 Pour achever ce panorama, rappelons schématiquement qu'elles présentent un certain nombre de caractéristiques communes, bien que recouvrant des configurations d'extension variable, allant du mot, de la phrase, à tout un texte :
 - en tant que vice grammatical, elles minent la cohésion textuelle, compliquent le discours disgracieusement gonflé par le trop plein, bref : elles transgressent le principe grecien de l'économie linguistique¹¹ (Mortara Garavelli, 2000 : 120) ;
 - en tant que vice logique, elles enfoncent des portes ouvertes, ce qui pose la question de la stérilité et de la spéciosité de l'argumentation. Ainsi C. Plantin (2006) a-t-il pu rapprocher la périsologie de la pétition de principe.
- 5 En tout état de cause, elles ne tiendraient pas tant de la *techné* oratoire que de la *balourdise* (Rosset, in : Gaudin-Bordes, 2008 : 57), d'un accident de la parole, puisqu'on « peut y tomber par mégarde » (Dupriez, 1984 : 460). Tel pourrait être le cas, à première vue, dans les exemples tirés pêle-mêle des rapports onusiens comme :

[1] « Afin de s'assurer que [les mesures] n'aient pas de conséquences néfastes indésirables ».

[2] « Les programmes visant à faire face au changement climatique et ceux qui sont nécessaires à une sécurité alimentaire durable doivent être complémentaires et non indépendants ».

[3] « À mesure que le climat change, les conditions météorologiques moyennes dans lesquelles évoluent les producteurs se modifient ».

[4] « Il convient de préserver cet élan après l'avoir engendré, faute de quoi il s'érodera ».

[5] « La grande majorité des pays à faible revenu sont en retard par rapport à l'ensemble des objectifs pour le développement, en particulier parce qu'ils sont plus éloignés des objectifs ».

6 que l'on pourrait tous qualifier de « vicieusement » pléonastiques.

7 Leur saillance figurale est donc là, dans ce jugement dépréciatif inhérent, qui est davantage qu'un sentiment d'incongruité. Ce statut spécial engage sans doute plus que toute autre figure une *décision interprétative* non seulement du récepteur, mais aussi du chercheur (Salvan, 2013 : 8) qui les jaugera d'abord à travers le signifié littéral et « vilain ». On posera donc, en première approximation, que ce qui est signifié se dégage d'un dire trop explicite, signifiant forcément autre chose de manière figurée, mettant incidemment les figures au rang d'activité suspecte¹². La question devient donc : de quoi sont-elles le signe-symptôme ?

8 Nous nous sommes donc tout naturellement tournée vers C. Perelman qui, ayant valorisé la dimension argumentative des figures par rapport à leur dimension stylistique, a rendu désuète la question de la *joliesse des figures* comme le rappellent à bon escient A. Petitjean et A. Rabatel (2007) et précisé que :

« l'effet, ou l'un des effets, que produisent certaines figures dans la présentation des données est d'imposer ou de suggérer un choix, de renforcer l'impression de présence, ou de susciter une communion avec l'auditoire » (*Tindale*, cité et traduit in : Amossy, Koren, 2009).

9 Cette approche pragmatique pour raisonner sur les besoins auxquels répondent les figures compte tenu du contexte sera complétée par l'analyse de discours telle que la développe D. Maingueneau (2002), pour qui le discours est une part constitutive de l'institution.

10 Reste à définir le type de contexte auquel on a affaire. Pour ce qui nous concerne, celui-ci recouvre des paramètres variés, tels le cadre communicationnel (institution), l'espace discursif (politico-expert) et sociohistorique (conjoncture actuelle de crise économique), le champ discursif (relations internationales), le positionnement (mondialisation néolibéraliste), la communauté discursive (ONU), y compris le contenu doctrinal du texte (doxa économique). D'autre part, s'agissant d'un discours extrêmement codifié, contraint, le discours participe d'une certaine idéologie institutionnelle (Duchêne, 2004) qui est cruciale pour l'analyse que nous menons.

11 C'est pourquoi nous avons mobilisé la notion de contexte comme savoir partagé, plus précisément celle de *contexte idéologique* avancée par T. A. Van Dijk (2006)¹³ et de *contexte néolibéral* mieux accordée à notre démarche descriptive :

« Rien n'empêche que l'on étende la description à des contextes aussi "globaux" que, par exemple, le néo-libéralisme ou le postmodernisme » (cité in : Micheli, 2006 : 105).

12 L'objectif de cet article est en effet de montrer que nos figures offrent une prise commode à des axiomes de la mondialisation néolibérale, transparents aux participants, auxquels elles donnent forme efficace ; plus drastiquement, qu'elles sont l'instrument d'une idéologie à laquelle elles apportent un renfort persuasif.

13 Notre démarche consistera donc à examiner comment les figures prennent en charge et légitiment ce contexte néolibéral et comment elles construisent de manière dynamique le contexte de réception. En ce sens, on rejoint la position de Schegloff (cité et traduit in : Micheli, 2006 : 113) :

« Le point nodal réside davantage dans la question de l'invocation du (ou des) contexte(s) par le discours que dans l'impact du contexte sur ce discours. »

14 Notre étude est organisée comme suit : après avoir montré que les figures sont non seulement fonctionnelles mais qu'elles parviennent à tirer profit de ce qui les condamne, pour peu que l'on fasse intervenir le contexte discursif et pragmatique (première et deuxième partie), il sera possible de resserrer l'analyse à leur contextualisation idéologique, qui en montrera la pleine fonctionnalité (troisième partie). Enfin, on saisira ce qui émerge de cette combinaison figures/idéologie, en reconstituant le processus argumentatif tel qu'il se présente dans la réalité du

discours (dernière partie), ce qui nous amènera à préciser les côtés fallacieux des figures et, en dernière instance, à les soupçonner d'avoir partie liée à la sophistique.

- 15 Encore quelques précisions sur le corpus onusien qui a fourni l'essentiel des exemples présentés. Ceux-ci sont tirés de quatre rapports¹⁴ récents publiés en français par le CSA (Comité de sécurité alimentaire mondiale), la FAO (Fonds pour l'alimentation et l'agriculture) et les Nations unies¹⁵. Bien qu'il ne s'agisse pas des documents originaux, les versions françaises, préparées par le service de traduction, sont considérées comme autorisées et donc authentiques.

1. Fonctionnalité des figures : héritage rhétorique et reconfigurations pragma-énonciatives

- 16 Pour illustrer le fonctionnement discursif prototypique de nos figures, on proposera les parastases suivantes (en italique), qui vaudront comme exemples-étalons :

[6] « [titre] Il est essentiel, pour l'agriculture, de mettre en place un environnement porteur qui encourage les investissements.

Or, on sait que la présence ou l'absence d'un environnement favorisant les investissements dépend des marchés et des gouvernements. [...]

L'une des principales priorités des investissements du secteur public sera donc de mettre en place et de maintenir un environnement porteur pour les investissements privés. [...]

Si l'on veut éradiquer une fois pour toutes la faim, il faudra augmenter fortement les investissements agricoles [...]

On sait quels sont les éléments concourant à un environnement favorable : bonne gouvernance, stabilité macroéconomique, respect des droits de propriété [...]

Les gouvernements doivent investir dans le renforcement des institutions et des capacités humaines, de manière à maintenir un environnement favorable aux investissements agricoles. [...]

Les gouvernements doivent investir dans le renforcement des institutions et des capacités humaines, de manière à mettre en place un environnement porteur, favorable aux investissements agricoles. » (FAO, 2012, p. 2-6).

[7] « Les investissements consacrés aux infrastructures matérielles qui permettent aux producteurs d'aliments de rester connectés aux marchés et aux vastes zones urbaines d'être approvisionnées en nourriture, sont indispensables pour assurer la résilience du système alimentaire dans son ensemble et la sécurité alimentaire. *Des investissements sont notamment nécessaires pour améliorer les infrastructures de transport et de commercialisation* » (CSA, p. 6).

- 17 Comme figure d'insistance, les parastases ont pour fonction textuelle d'accentuer et de récapituler fermement le message principal « pour faire entrer dans l'esprit de celui qui écoute ce qu'on veut lui faire comprendre » (Martineau, 2010 : 357). Elles occupent d'ailleurs une position sensible dans le texte : localisées en fin de discours [6] ou de paragraphe [7], c'est-à-dire en un lieu du texte où il s'agit d'emporter l'adhésion, elles en viennent à constituer une sorte de plaidoyer. On constate encore qu'elles agissent d'autant plus sur la force du message transmis qu'elles sont balisées par des modalités déontiques exprimant une exhortation (*doivent* en [6], *sont nécessaires* en [7]), qui en renforcent la portée illocutoire. Ce contexte discursif accroît par conséquent les gains pragmatique, phatique et conatif (*interactifs* dirait M. Bonhomme, 2005 : 167), de la figure.

- 18 Regardant de plus près la parastase en [6], on constate que comparée à l'énoncé précédent, la principale est répétée *verbatim*, tandis que la subordonnée manifeste une expressivité plus grande, et cela de deux manières.

- 19 Mentionnons, d'abord, la périssologie¹⁶ qui allie deux axiologiques sémantiquement équivalents (*porteur/favorable*), manifestant ainsi un engagement fort de l'énonciateur, des points de vue pathémique, expressif et subjectif, par rapport à ce qu'il dit. C'est sur ce même principe qu'est fondée la périssologie *éradiquer une fois pour toutes* figurant un peu plus haut dans le texte¹⁷. D'autre part, la parastase ajuste énonciativement l'énoncé qu'elle répète, aiguillant l'inférence que l'on peut en tirer. Si le texte oscille, en effet, entre deux présupposés verbaux, tantôt *mettre en place* (« instaurer »), tantôt *maintenir* (« conserver dans le même état »), tantôt les deux, la figure rétablit finalement *mettre en place*, énonçant de la sorte, de manière implicite mais sans ambiguïté, l'orientation argumentative du texte (*il faut instaurer une bonne gouvernance*).

- 20 Quant à l'exemple [7], la redondance est bien évidente entre le premier énoncé (les investissements consacrés aux infrastructures sont indispensables) et le second (des investissements sont nécessaires pour améliorer les infrastructures) mais ici, ce sont les éléments non répétés qui acquièrent un relief particulier (pour permettre l'approvisionnement en nourriture et donc, réduire la faim). Sur le plan argumentatif, l'absence de la séquence supprime le lien explicatif (incitant en quelque sorte le coénonciateur à le restituer spontanément) et synthétise l'information essentielle que le discours recèle : pousser l'auditoire à investir.
- 21 Dès lors, comment pourrait-on encore soupçonner ces figures de vacuité ? Celles-ci poursuivent plusieurs finalités : comme mnémotechnique rhétorique d'abord, bien décrite par la tradition, comme travail de l'énonciation ensuite. C'est la thèse d'E. Richard : dans la répétition, « ce qui est évalué, ce n'est pas tant le haut degré de la notion dénotée par l'adjectif que le haut degré de la prise en charge de l'adjectif par le locuteur » (2004 : 53). On aurait en conséquence tendance à voir dans cette manœuvre ampliative un moyen expressif et illocutoire de compenser l'énonciation relativement distanciée, impersonnelle, nominale, sans affect des rapports onusiens¹⁸. Par le soulignement, elles consentent effectivement à suppléer – « mettre à la place de (ce qui est insuffisant), mettre en plus pour remplacer (ce qui manque) » d'après le Petit Robert – des failles discursives, énonciatives mais surtout pragmatiques. Le modus operandi de nos figures est en l'espèce de ne prolonger l'attention du récepteur et de ne répéter « avec éclat » que pour mieux orienter le discours, soit pour le recadrer [6], soit pour filtrer, minorer l'un de ses aspects [7]. Avant d'approfondir ce dernier point, il nous faut cependant voir comment ces vilaines tournures sont rendues contextuellement recevables.

2. La question de l'*elocutio*

- 22 Si l'on veut donc bien généraliser, les figures possèdent des traits suffisants pour en permettre une interprétation figurale, puisqu'elles satisfont aux fonctions phatique, pathémique, cognitive et argumentative listées par M. Bonhomme (2005), à l'exception du critère esthétique – sauf à le rapporter à des contraintes pragmatiques.
- 23 Pour illustrer ce point, reprenons les exemples précédents. L'extrait [6] met foncièrement en jeu une macrologie, une sorte de périsologie *continué*, si l'on veut, un peu comme on dit d'une métaphore qu'elle est *filée*¹⁹, chacune se soutenant l'une l'autre. Elle est portée ici par l'accumulation de formules quasi figées (*environnement porteur/favorable*)²⁰, de lexèmes répétés à peu de distance (*investissements agricoles*) et de dérivations (*investir/investissement*) qui s'adossent à leur tour à des développements thématologiques circulaires. Quant à la parastase [7], le moins que l'on puisse dire est qu'elle est mal agencée à l'environnement discursif et qu'elle nuit à la cohésion (l'articulation des deux phrases, sans connecteur pour les enchaîner ; l'adverbe incongru *notamment*). Dans les deux cas, « l'impression fastidieuse » que suscitent pareilles figures²¹ joue visiblement à plein dans leur saillance, donnant à penser que celle-ci est, aussi, une affaire de dosage.
- 24 Or, si tous ces pics du discours font fi des règles du « bien dire »²², c'est à dessein, parce qu'ils sont assujettis à des modes de raisonnement et des normes rédactionnelles institutionnelles :

« Vous écrivez afin de communiquer clairement des informations à votre public – votre but n'est pas de les impressionner avec ce que vous savez sur un sujet donné. Essayez de comprendre quelle information est vraiment essentielle pour votre public. [...] Retirez autant de mots que possible. Les informations inutiles ne renforcent pas votre propos, au contraire elles l'affaiblissent et représentent une perte de temps pour votre lecteur » (*Manuel de communication sur la sécurité alimentaire*, FAO, Rome, 2012, p. 201).

- 25 C'est là un double paradoxe : non seulement ces constructions augmenteraient l'efficacité du discours, mais elles subordonneraient le discours à l'essentiel, dans le respect des maximes de quantité de Grice ! Dans leur littéralité, ces figures sans éloquence se prêtent donc idéalement à la fonction de désamorcer toute équivoque au discours, en même temps qu'elles offrent la marque positive d'un anti-ornement du discours, d'un refus du travail de la langue (jugé décoratif, superflu donc non pertinent) et par ricochet, un ethos de crédibilité, de didacticité de l'expert qui ne cherche pas à épater (*impressionner*) l'auditoire. C'est cette idée que

l'on retrouve *mutatis mutandi* chez Lausberg (cité in : Mortara Garavelli, 2000 : 115, notre traduction) :

« Pour l'orateur, le devoir de persuader le juge est plus important que le devoir de maintenir la précision linguistique-idiomatique : le devoir rhétorique l'emporte sur le devoir grammatical. »

- 26 D'après lui, la persuasion peut violer l'élégance du discours, forcer la langue, car ce qui importe, c'est bien l'objectif communicationnel poursuivi. On peut ainsi mettre en regard cette citation avec l'extrait suivant qui nous semble fournir une possible clé du statut de la parole au sein de l'ONU :

« ce qui compte, ce ne sont pas les mots, mais l'élan politique qu'ils traduisent » (Nations Unies, p. 7).

- 27 C'est ainsi que nos figures ne retiennent de l'*elocutio* classique que les vertus de *perspicuitas* ou d'*aptum*, c'est-à-dire de clarté du message et d'adaptation à l'auditoire (Mortara Garavelli, 2000 : 134). Et justement, par l'emphase, la focalisation, nos figures sont parfaitement idoines à faire passer une idée (le *logos*), à capter l'attention du destinataire (le *pathos*) qu'il s'agit de mener, par le biais de la répétition, des prémisses aux conclusions (Tindale, cité in : Amossy, Koren, 2009). C'est sur cette base que l'on va poursuivre notre analyse, d'abord par l'examen du contexte invoqué par nos figures, par leur impact sur le contexte de réception ensuite.

3. Le contexte idéologique construit par les figures. Étude de cas

- 28 Examinons, d'abord, la périissologie ci-dessous, particulièrement riche :

[8] « On peut notamment citer, parmi les raisons du déclin [de la production de poissons au Congo], la désintégration institutionnelle entourant l'exploitation des ressources locales, *du fait de l'effondrement progressif des institutions gouvernementales*, aggravé par les conflits. Devant cette baisse de la production locale, la population (composée principalement de pêcheurs) a commencé à cultiver du riz, du maïs, du soja, dans le nord du Parc national des Virunga. Paradoxalement, l'absence d'institutions officielles et de fonctions de réglementation dans l'est de la République démocratique du Congo a favorisé la migration de populations du Lac Édouard vers le Parc national des Virunga. Cela a permis aux pêcheurs qui vivaient dans des conditions d'insécurité alimentaire, *à cause de l'épuisement des ressources halieutiques*, de se doter de moyens d'existence fondés sur l'agriculture » (FAO, 2010, p. 19).

- 29 Comme les parastases précédentes, la périissologie ne semble d'abord suggérer qu'une insistance sur les causes (*les raisons de, du fait de*) à l'origine de la baisse de production de poisson. En effet, la proposition disjointe par une virgule *aggravé par les conflits*, que l'accord de l'adjectif permet de rapporter à *effondrement*, a certes une fonction explicative, mais secondaire. Syntaxiquement, la redondance permet à l'énonciateur d'imputer la responsabilité de l'interruption de la pisciculture aux institutions, pas aux conflits. Ce faisant, elle manifeste le souci de la FAO de ne pas attaquer de front les gouvernements ni blesser certains pays. Cette configuration, apte énonciativement à fabriquer un ethos de retenue et de neutralité, se confond en réalité avec des raisons pragmatiques de ne pas dire qu'on pourrait qualifier de « politiques » et qui ont à voir avec les normes du *diplomatiquement correct* (Rist, 2002). Elle a donc ici la fonction pragmatique assez masquée de déproblématiser une question épineuse et finalement, de délimiter l'argumentable.

- 30 Mais il y a plus. Au fil du déroulement du texte, la répétition du mot *institution* génère un glissement sémantique puisqu'on passe de : *désintégration institutionnelle* > *effondrement des institutions* > *absence des institutions*. Ainsi, d'une occurrence à l'autre d'un même mot répété dans le discours, une progression ascendante a peu à peu été opérée qui permet, sur le plan thématique, de mettre à l'avant-plan le désengagement de l'État qui ne constitue pas, dans le contexte communicatif de la FAO, l'objet du dire et, sur le plan argumentatif, de porter le raisonnement. Prise dans l'environnement discursif, la thématisation de l'*effondrement des institutions* manifeste donc une évidence non disputable et surtout, le contenu essentiel du paragraphe. En effet, la seconde périissologie (une autre) à la fin du paragraphe (*à cause de l'épuisement des ressources halieutiques*) a beau insister sur le fait que le transfert de la population a été dicté par la faim, il n'empêche qu'on en tirera aisément argument

pour conclure que les structures étatiques ne sont parfois d'aucun secours pour la sécurité alimentaire... En somme, entre les lignes, c'est un programme d'action qui est au final induit à travers cet exemple argumentatif édifiant (*paradoxalement*) : il faut redéfinir le rôle de l'État. Prenons un dernier exemple, cette fois un truisme, que l'on reproduit avec son entour discursif plutôt long et techniquement compliqué :

[9] « Plus la distribution des ressources telles que la terre, l'eau, les capitaux, l'éducation et la santé est inégale, plus les pauvres auront des difficultés à être parties prenantes au processus de croissance et plus le recul de la sous-alimentation risquera d'être lent. Par exemple, les pauvres ont souvent un niveau d'instruction trop faible pour entrer dans les nouveaux marchés du travail dynamiques où les salaires proposés sont plus intéressants. Les inégalités peuvent aussi freiner le rythme de la croissance économique globale, ce qui représente un préjudice supplémentaire pour les pauvres. La croissance économique imputable à l'exploitation des minerais et du pétrole, par exemple, a moins de chances de réduire directement la pauvreté. Ces secteurs sont caractérisés par une forte proportion de capital, ce qui entraîne une plus faible croissance des revenus pour les pauvres, *lesquels possèdent très peu de capitaux* » (FAO, 2012, p. 22).

32 Prise à la lettre, la dernière assertion est bien un truisme si l'on admet que *pauvre* et *quelqu'un qui possède très peu de capitaux* sont équivalents. La relative, précédée d'une virgule, a une fonction explicative mais qui tombe sous le sens : par définition, *les pauvres ont peu de richesses*. Au vu des circonstances pragmatiques, le truisme siérait à l'exigence de rigueur et de transparence de l'énonciation scientifique (Dupriez, éd. 1984 : 460). En fait, il cache une belle manœuvre énonciative puisqu'on choisit d'asserter positivement (*les pauvres possèdent*), pas négativement (*les pauvres n'ont pas*). Le truisme se combine ici avec une forme *paralitotique* (Païssa, 2012) via le *très peu de capitaux*²³ qui n'augmente pas l'effet illocutoire du truisme, mais exprime un ethos de retenue de l'institution dans le respect du *diplomatiquement correct* que l'on vient de voir. L'effet illocutoire serait plutôt dû à sa position particulièrement saillante, en pointe du texte, qui le rend résolutoire, péremptoire.

33 Néanmoins, quelle vérité ce truisme assène-t-il ? À bien y regarder, la formule définitionnelle fait résonner le mot *capitaux* présent dans le premier énoncé, sous la forme d'un hyponyme du mot *ressource*, c'est-à-dire qu'on opte pour un mot de l'économie, pour lequel *Le Petit Robert* donne comme synonyme : *argent, fortune, somme, investissement*, etc., et non pas pour le mot *ressource* qui renvoie, lui, à des *possibilités, des moyens*, comprenant certes les moyens pécuniaires, mais pas seulement. Il y a donc, au-delà de son rôle dans la cohérence textuelle, une stratégie argumentative de définition de la notion de *pauvreté* qui est circonscrite dans une dimension financière, de biens et de moyens de production. Le truisme énonce ainsi quelque chose que l'on ne peut « raisonnablement » que constater, un fait qui n'est pas ou mieux, n'est plus :

« Pauvre : Qui n'a pas de quoy subsister, qui manque des choses nécessaires à la vie » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 1694).

34 L'effet argumentatif est là, dans l'assertion érigée en un jugement de validité générale, par la voie figurale, alors que c'est discutable. Autrement dit, ce truisme est correct, mais pas assuré pour tout le monde : il ne vaut que parce qu'il dépend d'un certain point de vue et du contexte dans lequel il est prononcé.

35 Mais de quel contexte parle-t-on ? L'idée promue par le truisme est plutôt inattendue dans le cadre de la situation de communication *hic et nunc* : pourquoi les pauvres ne seraient-ils pas ceux qui sont privés de nourriture ? Après tout, le cadre énonciatif est celui de la FAO, l'agence spécialisée dans le combat contre la faim. Pourquoi pas ceux qui subissent des privations sociales ? N'est-on pas dans un contexte humanitaire, chargé de valeurs (humaines), de principes (droits de l'homme) ? En fait, la position défendue reflète la conception politique et néolibéraliste que l'organisation supranationale a de la pauvreté puisque, globalement, l'argument qui est développé est que la croissance nécessite un recul des inégalités pour favoriser l'accumulation de moyens de production de ceux qui en ont le moins (les pauvres) et donc, l'ouverture de nouveaux marchés. On peut donc en conclure que les figures ignorent la diversité des agences (FAO, CSA, Banque mondiale, etc.), les spécificités de leurs missions (l'enfance, le développement durable, le climat, l'économie, la paix, etc.) et produisent des

valeurs convergentes dont les acteurs du développement pourront se servir pour justifier et promouvoir leur politique²⁴.

36 Pour résumer, ces exemples, analogues à bien d'autres encore, exhibent des mots (*investissements, capitaux*), des thématiques (*l'obsolescence des institutions nationales*), « donnent à voir » les fondamentaux de la globalisation néolibérale (*la construction d'un environnement favorable à l'investissement, le renforcement des capacités des pauvres*)²⁵ lorsque, par exemple, on indexe les « pauvres » non pas comme des « exclus » mais bien comme des « inclus », auxquels sied le langage normalement réservé au monde des « riches »... En somme, en mettant bout à bout ces configurations discursives dans une sorte de lecture transversale, on voit qu'elles permettent d'identifier le contexte intellectuel et idéologique dans lequel les experts et les acteurs internationaux du développement se meuvent. C'est en quoi les figures rendent compte de la représentation que les coénonciateurs se font de l'événement communicationnel auxquels ils prennent part, faisant émerger l'élément significatif des logiques institutionnelles.

4. Argumentativité des figures et impact sur le contexte de réception

37 Si l'on envisage maintenant nos figures sous l'angle argumentatif, on constate qu'elles convoquent dans tous les cas examinés des pseudo-arguments. C'est, bien sûr, le cas du truisme dont il vient d'être question, qui exploite des prémisses tenues pour vraies, mais aussi celui de la périsologie en [8], qui met en jeu une pétition de principe, puisque l'énoncé 2 (*l'effondrement des institutions*) est présenté comme la cause de l'énoncé 1 (*du fait de la désintégration institutionnelle*). L'argument se ramène au fait causal, au lieu de le justifier, ce qui conduit inévitablement à un cercle vicieux (Sacchi, 1990 : 119). Quant à la périsologie, la parastase et la macrologie, elles apparaissent comme des *fallacies de verbiage* pour emprunter le terme de C. Plantin (2006), tout aussi porteuses de preuves retenues dans l'ancienne rhétorique comme fragiles, circulaires, discutables, trompeuses.

38 C'est que, du point de vue du logos, les figures présentent les régularités rhétoricodiscursives que voici :

1. les figures ne prouvent pas ce qui est en question ; « la répétition fonctionne sur l'oubli que l'on n'a jamais expliqué ce qu'on répète » écrit P. Breton (2000 : 94) ;
2. toutes se présentent sur le mode du « cela va de soi »²⁶, de l'indiscutable et, à ce titre, ne souffrent pas d'alternative, ni de réfutation – d'où leur effet coercitif²⁷ ;
3. elles ont un effet formulaire qui oblitère le raisonnement : « noyés dans un discours surabondant et rabâcheur, nous n'en retenons que le rythme des insistances » (Tournier, 1985 : 157). Comme d'autres *figures de présence* décrites par Perelman (éd 2008 : 236, 191), l'effet argumentatif tient en ce qu'elles impriment dans les consciences, via le martèlement, une idée déjà formulée qu'elles finissent par figer en mode de pensée ;
4. elles sont simples, familières²⁸, aisées à interpréter, car elles ne compromettent pas l'identification des référents ;
5. elles rendent non problématique ce qui pourrait l'être ; comme l'écrit Meyer, « l'idée est de souligner ce qui est en question, mais pour le présenter comme ne faisant pas question » (2008 : 131), car il ne doit pas faire question - alors qu'il l'est. Qu'il suffise ici de citer la question, controversée s'il en est, de définir la pauvreté.

39 En fait, là où elles ont une valeur résolument argumentative, c'est qu'elles permettent de renforcer l'adhésion à la doxa économique, de s'assurer de l'accord des récepteurs : c'est là l'effet perlocutoire de nos figures. Rappelons que pour C. Perelman (2008 : 147) :

« l'effet argumentatif des figures est de créer de la proximité, de mettre en évidence la force vive des valeurs qui unissent l'orateur et l'auditoire, de renforcer le sentiment de communauté qui peut exister entre eux » (Tindale, cité et traduit in : Amossy, Koren, 2009).

40 Et toutes ces figures jouent parfaitement le jeu consensuel : elles mettent en scène et confortent, grâce à la redondance, des valeurs reçues et préformées dans la doxa économique, qui s'offrent

comme *la vérité* parce que c'est aussi *la vérité* de l'auditoire (Meyer, 2008 : 27-30). Elles portent sur des décisions délibérées d'avance, sur des matières indiscutables déjà acquises par l'auditoire. Les figures permettent d'obtenir ainsi l'effet d'*homonoia* (Danblon, 2001 : 35), de *political friendship* comme disent les philosophes américains. On doit se rendre à l'évidence que nos figures fonctionnent en contexte comme des *figures de communion* (Perelman, 2008 : 67), la communion étant le stade ultime où s'accomplit la « persuasion », par la fusion entre l'orateur et son auditoire autour d'un objet. Moyennant quoi, il faut penser les figures moins en termes d'*elocutio* (la mise en mots) que d'*inventio* (la recherche d'arguments), puisque nos configurations manifestent surtout des valeurs communes au producteur et au récepteur du discours (Gardes Tamine, 2011 : 196).

41 En outre et plus essentiellement encore, elles construisent le contexte de réception. Les exemples précédents attestent que le texte n'a pas pour horizon la persuasion d'un auditoire quelconque : les figures reposent sur des croyances partagées coénonciativement par les rédacteurs et les *véritables* récepteurs, qui ne sont pas, comme il est déclaré dans l'*À propos de la collection*, un *public large*²⁹, mais les décideurs auxquels il n'est nullement nécessaire de rappeler l'importance de la *bonne gouvernance*, de la *stabilité macroéconomique*, du *respect des droits de propriété* (comme l'illustre la répétition du *on sait* doxique en [6]).

42 Par la même occasion, on comprend pourquoi les figures permettent de gratifier l'auditoire – ou de l'irriter. Celles-ci peuvent jouer des rôles bien distincts : si le récepteur adhère au cadre idéologique, il y verra une marque d'une régulation, et fera tout pour concilier les indices ostensiblement suggérés par l'entremise des figures avec des normes discursives, idéologiques. Si le récepteur n'y adhère pas, tout en va autrement : il pourra brider l'interprétation figurale, et n'y voir alors qu'un défaut de style. Il reste – et c'est fondamental – qu'elle pousse le récepteur à choisir son camp³⁰.

43 Pour toutes ces raisons, on hésite à conclure, à l'instar de G. Rist (2000 : 32), que le discours onusien participe du genre délibératif lequel consiste, dans la vision aristotélicienne, à régler des questions politiques et à délibérer sur ce qui est utile ou nuisible. Malgré l'implication illocutoire que l'on a pu reconnaître aux figures, et l'objectif déclaré du rapport de présenter des « recommandations », il conviendrait de rattacher le discours au genre épideictique (démonstratif), « le seul genre rhétorique où il y ait un accord préalable entre l'orateur et l'auditoire sur l'objet du discours » (Danblon, 2001 : 20-21). La preuve : les figures qui, on l'a dit, structurent rhétoriquement les rapports onusiens épousent parfaitement l'effet « démonstratif, spectaculaire, ostentatoire, déclamatoire » propre à l'épideictique (Cope *in* : Herman, Micheli, 2003 : 10).

Conclusion : une rhétorique de *charmeurs de serpents* (Platon)

44 Les figures manifestent parfaitement la *langue de bois* déplorée par les politologues cités au seuil de cet article, et notée en passant par les linguistes (Maingueneau, 2002 : 127) : un discours ronflant, centré sur lui-même, tournant en boucle, pour satisfaire des objectifs purement politiques. Or, la langue de bois, qui n'est pas une catégorie descriptive linguistique, peut nous semble-t-il être avantageusement décrite et objectivée en termes rhétoriques, où elle a déjà un nom : le sophisme, avec la connotation péjorative que lui a conféré la tradition. C'est sur cet horizon de recherche que nous souhaitons conclure, pour souligner l'intérêt de l'analyse rhétorique d'un corpus jusqu'ici principalement investigué par d'autres sciences humaines et sociales.

45 En effet, tel qu'on vient de l'illustrer par le biais des figures, le discours onusien fait ses choux gras de procédés sophistiques bien décrits par la littérature : il manifeste une rhétorique d'apparat³¹ ; il ne cherche pas la rigueur dialectique, mais uniquement les raisonnements qui confirment, renforcent, propagent des valeurs ; il ne s'occupe que de la doxa, et ne dit que ce que l'auditoire veut entendre et entend ; il manie des arguments plus ou moins honnêtes ; il paralyse les défenses de l'esprit ; il concerne l'épideictique, le règne du sophisme (Danblon, 2001)... Bref : il scandalise et séduit à la fois³².

46 Ce ne sont là que quelques pistes qui nécessitent évidemment une exploration plus fine. Pour ce qui nous concerne, on a surtout voulu dans cette contribution revenir sur une question chère à la *Critical Discourse Analysis* mais aussi à l'analyse du discours de l'École française (dont l'idéologie est, on le sait, l'un des objets de prédilection), dans son postulat *critique* (Mazière, 2005) : décrire et mettre en question le principe qui gouverne ces configurations discursives, chose indispensable si l'on veut prendre de la hauteur par rapport à la manière dont le parler mondial en tant que tel oriente les façons de voir et de penser.

Bibliographie

- AMOSSY, R. & KOREN, R. (2009) : « Rhétorique et argumentation : approches croisées », *Argumentation et Analyse du Discours*, 2 (en ligne : <http://aad.revues.org/561>, consulté le 20/10/14).
- BARTHES, R. (1970) : « L'ancienne rhétorique », *Communications*, 16, p. 172-223.
- BONHOMME, M. (1998) : *Les figures clé du discours*, Paris, Éd. Le Seuil.
— (2005), *Pragmatique des figures du discours*, Paris, H. Champion.
- BRETON, P. (éd.) (2000) : *La parole manipulée*, Paris, Éd. La Découverte.
- CASSIN, B. (1995) : *L'effet sophistique*, Paris, Gallimard.
- CUSSÒ, R. & GOBIN, C. (2008), « Du discours politique au discours expert. Le changement politique mis hors débat ? », *Mots*, 88, p. 5-11.
- DANBLON, E. (2001) : « La rationalité du discours épideictique », in : M. Dominicy, M. Frédéric, M. (éds), *La Mise en scène des valeurs. La rhétorique de l'éloge et du blâme*, Bruxelles, Delachaux et Niestlé, p. 19-47.
- DUCHÊNE, A. (2004) : « Construction institutionnelle des discours : idéologies et pratiques dans une organisation supranationale », *Travaux neuchâtelois de linguistique*, 40, p. 93-115.
- DUPRIEZ, B. (éd.) (1984) : *Gradus. Les procédés littéraires (Dictionnaire)*, Paris, Union générale d'éditions.
- FRÉDÉRIC, M. (1985) : *La Répétition. Étude linguistique et rhétorique*, Tübingen, M. Niemeyer.
- GARDES TAMINE, J. (2011) : *Pour une nouvelle théorie des figures*, Paris, Presses universitaires de France.
- GAUDIN-BORDES, L. (2008) : « La tyrannie tautologique : l'évidence comme outil énonciatif et stratégie discursive », *Langue française*, 160, p. 55-71.
- GAUDIN-BORDES, L. & SALVAN, G. (2009), « Figures du discours et frontières notionnelles », *Les Cahiers de praxématique*, 53, p. 121-142.
— (2013) : « Contextualisation et hypertextualité figurale », *Le Discours et la langue*, 4.2, p. 17-24.
- GUILBERT, T. (2007) : *Le Discours idéologique, ou la force de l'évidence*, Paris, Éd. L'Harmattan.
- HERMAN, T., MICHELI, R. (2003) : « Renforcement et dissociation des valeurs dans l'argumentation politique », *Pratiques*, 117-118, p. 9-28.
- LANDAIS, N. (1845) : *Grammaire générale des grammaires françaises*, Paris, Didier.
- LAPEYRE, F. (2002) : « Le rêve d'un développement sans conflit », *Nouveaux Cahiers de l'IUED*, 13, p. 101-118.
- MAINGUENEAU, D. (2002) : « Les rapports des organisations internationales : un discours constituant ? », *Nouveaux cahiers de l'IUED*, 13, p. 119-132.
- MARTINEAU, F. (éd.) (2012) : *Petit traité d'argumentation judiciaire*, Paris, Dalloz.
- MAZIÈRE, F. (2005) : *L'Analyse du discours*, Paris, Presses universitaires de France.
- MEYER, M. (2010) : *Principia rhetorica. Une théorie générale de l'argumentation*, Paris, Presses universitaires de France.
- MICHELI, R. (2006) : « Contexte et contextualisation en analyse du discours : regard sur les travaux de T. Van Dijk », *Semen*, 21, p. 103-120.
- MORTARA GARAVELLI, B. (2000) : *Manuale di retorica*, Milan, Bompiani.
- PAÏSSA, P. (2012) : « La gradualité de l'euphémisme : analyse d'un corpus de presse à la fin de la guerre d'Algérie », in : M. Bonhomme, M. De La Torre, A. Horak (éds), *Études pragmatique-discursives sur l'euphémisme. Estudios pragmático-discursivos sobre el eufemismo*, Frankfurt am Main, P. Lang, p. 175-192.

- PERELMAN, C. & OLBRECHTS-TYTECA, L. (éds) (2008) : *Traité de l'argumentation*, Bruxelles, Éd. de l'Université de Bruxelles.
- PETITJEAN, A. & Rabatel, A. (2007) : « Le style en questions », *Pratiques*, 135-136, p. 3-14.
- PLANTIN, C., (2006) : « Ornaments et arguments » (en ligne : icar.univ-lyon2.fr/membres/cplantin/documents/Ornaments.doc, consulté le 20/10/14).
- REBOUL, O. (1991), *Introduction à la rhétorique*, Paris, Presses universitaires de France.
- RICHARD, E. (2004) : « La répétition, syntaxe et interprétation », *L'Information grammaticale*, 100, p. 53-54.
- RIST, G. (2002) : « Le texte pris aux mots », *Nouveaux Cahiers de l'IUED*, 13, p. 25-41.
- ROBRIEUX, J.-J. (éd.) (2010) : *Rhétorique et argumentation*, Paris, A. Colin.
- SACCHI, S. (1990) : *Outils pour l'interprétation*, Turin, Tirrenia Stampatori.
- SAINT-GÉRAND, J.-P. (1993) : « Introduction », in : *Mutations et sclérose : la langue française 1789-1848*, Stuttgart, Steiner, p. 7-16.
- SALVAN, G. (2013) : « Introduction », *Le Discours et la langue*, 4.2, p. 7-14.
- TOURNIER, M. (1985) : « Texte "propagandiste" et cooccurrences. Hypothèses et méthodes pour l'étude de la sloganisation », *Mots*, 11, p. 155-187.
- Van Dijk, T. A (2006): « Ideology and discours analysis », *Journal of Political Ideologies*, 11(2), p. 115-140.

Notes

- 1 Je tiens à remercier ici Michèle Biraud, Geneviève Salvan et Paola Païssa de leurs précieuses remarques lors du colloque. Les erreurs qui subsistent sont évidemment les miennes.
- 2 Par *discours expert*, on entend le discours apparemment neutre, dépolitisé, technique, au vocabulaire flou et abstrait des organisations internationales. Voir G. Rist (2002) et le n° 88 de la revue *Mots* (2008) qui font tous deux référence.
- 3 La périissologie a souvent été confondue avec le pléonasme (« redondance, pléonasme vicieux ou périissologie, c'est tout la même chose », Fontanier, cité in : Dupriez, 1984 : 387). Il semble toutefois que l'on puisse distinguer le pléonasme, susceptible de donner plus de *clarté* à l'expression (c'est le *pléonasme d'énergie* de Beauzée, dit *expressif* par Bonhomme, 1998 : 42), de la périissologie, qui n'est qu'un *pléonasme vicieux*. C'est cette dernière expression qu'emploient C. Plantin (2006) et M. Bonhomme (1998) cités plus bas.
- 4 « Si la périphrase est dépréciée, on la nomme périissologie » (Barthes, 1970 : 220).
- 5 Celle-ci est parfois nommée *polyonimie* (qui « consiste à exprimer la même chose par des phrases différentes », d'après Bary) ou encore *expolition* (qui « réunit plusieurs phrases différentes par les termes et le tour, et semblables par le sens », Thiébault, cités par Frédéric, 1985 : 65-67). Les définitions montrent qu'il s'agirait de la même figure.
- 6 La tradition rhétorique a fini par assimiler la macrologie à la périissologie. Elle n'est d'ailleurs plus cataloguée dans de nombreux traités modernes, dont le *Gradus* de B. Dupriez (1984).
- 7 On emploiera de préférence le terme truisme afin de prévenir d'éventuelles confusions avec les configurations tautologiques du type « X est X » également classées dans les manuels de rhétorique comme *syllipse oratoire* ou *diaphore* (Mortara Garavelli, 2000 : 92).
- 8 Pour Rosset (cité in : Gaudin-Bordes, 2008 : 57), « le pauvre défunt est trépassé » procède du pléonasme, et non pas de la tautologie, puisque l'énoncé « répète, à l'aide de mots différents, un même contenu sémantique, d'où un apport informatif nul ».
- 9 Par exemple, le pléonasme et la périissologie ont été recensés comme des *figures de construction par exubérance* (Saint-Gérard, 1993 : 11) et d'*amplification* (Bonhomme, 1998).
- 10 Dans cette étude, toutes seront considérées comme figures du discours d'après la définition de M. Bonhomme (1998 : 7) : « une figure est une forme discursive marquée, libre et mesurable, qui renforce le rendement des énoncés ».
- 11 Les maximes de quantité se résument comme suit : « Que votre contribution ne contienne pas plus d'information qu'il n'est requis », « que votre contribution contienne autant d'information qu'il est requis ».

12 Par là, on pressent que nos figures ne reposent qu'en partie la question du potentiel figural du pléonasma et de la tautologie, étudiées par M. Frédéric (1985 : 112-118), et surtout L. Gaudin-Bordes (2008), L. Gaudin-Bordes et G. Salvan (2009), dont nos figures sont le revers négatif.

13 Pour T. A. Van Dijk, l'idéologie est un système de croyances particulières à un groupe. En ce sens, le néolibéralisme est une idéologie (« *a system of ideas* »), tout comme le féminisme, le socialisme, le racisme, etc.

14 Le rapport est le genre de discours privilégié, la *vitrine des organisations internationales* (Maingueneau, 2002 : 119).

15 Respectivement : *Rapport sur la sécurité alimentaire et le climat. Résumé*, 2012, 18 p., d'où proviennent les exemples [1], [2] et [3] ; *L'état de l'insécurité alimentaire dans le monde*, 2010, 64 p. et *L'état de l'insécurité dans le monde. Investir dans l'agriculture. Résumé*, 2012, 6 p. ; enfin *Le partenariat mondial pour le développement : l'heure est aux résultats. Rapport de 2011 du Groupe de réflexion sur le retard pris dans la réalisation des objectifs du Millénaire pour le développement*, New York, 2011, 116 p., exemples [4] et [5].

16 La figure est ici proche de la métaphore qui cumule les synonymes « pour peindre une même idée avec plus de force » (Fontanier, cité in : Dupriez, 1984 : 284). Néanmoins, les deux adjectifs étant tour à tour proposés dans le contexte discursif, on y voit une répétition synonymique plutôt qu'une intensité croissante.

17 Cette dernière est en réalité plus complexe. On peut soupçonner la séquence *une fois pour toutes* de venir compenser un sème affaibli (*totale*) du verbe *éradiquer*, fréquentissime dans les rapports de la FAO, « justifiant » ainsi la redondance sémantique. On aurait donc affaire à un *pléonasma d'insistance* employé dans « le but non dissimulé de mettre ce sème en évidence » (Frédéric, 1985 : 112-115). Selon nous, ces différentes valeurs ne sont nullement exclusives.

18 Ce positionnement énonciatif neutralisé, que l'on pourrait attribuer au genre de l'expertise, est typique du *code langagier onusien* : voir les articles de G. Rist (2002) et D. Maingueneau (2002).

19 Voir sur ce point J. Gardes Tamine (2011 : 185).

20 Il faudrait sans doute lier ce phénomène au poids des manuels rédigés à l'intention des traducteurs, point que l'on ne peut détailler ici.

21 C'est le reproche que fait J.-J. Robrieux (2010 : 149) à la périssologie.

22 D. Maingueneau (2002 : 127) notait que « l'usage de la langue se refuse à toute esthétisation ».

23 Généralement, « très peu » a un effet litotique parce qu'il signifie « pas du tout ». Cependant, ici, les deux interprétations sont possibles et les deux vont dans le sens de l'atténuation : interprétation paralitotique et interprétation littérale (les pauvres ont « très peu » de capitaux mais ils en ont quand même...).

24 On se référera avec profit aux articles de J.-L. Siroux sur les rapports de l'OMC (Organisation mondiale du commerce) ou de F. Mestrum sur les rapports de la Banque mondiale publiés dans le n° 88 déjà cité de la revue *Mots* (2008).

25 Il s'agit des deux piliers de la stratégie de développement. Voir F. Lapeyre (2002).

26 C'est là ce que beaucoup ont fait remarquer, par exemple J. Gaudin-Bordes (2008 : 66) ; E. Danblon (2001 : 44). Sur l'emploi de l'effet notoire d'évidence dans le discours libéraliste, on renverra à l'ouvrage de T. Guilbert (2007).

27 J. Gaudin-Bordes (2008) parle de l'effet *tyrannique* de la tautologie.

28 Le pléonasma « vicieux » se trouve communément dans le langage parlé, comme le prouvent les *petit nain*, *reculer en arrière*, *sortir dehors*, et bien d'autres recensés dans le *Grevisse. Le bon usage* (éd. 1986, p. 4-26).

29 « Le rapport vise un public large, notamment les responsables politiques, les organisations internationales, les institutions scientifiques et universitaires et les citoyens dans leur ensemble » (en ligne : <http://www.fao.org/publications>, consulté le 20/10/14).

30 Sur ce point, une comparaison avec le texte original serait sans doute utile pour voir si les figures sont plus facilement interprétées d'une manière littérale en anglais. La réception figurale, comme le rappelle M. Bonhomme (2005 : 23) dépend aussi du contexte culturel.

31 À titre illustratif, on citera l'exemple connu de Socrate qui, dans le *Gorgias* de Platon, demande à ses interlocuteurs d'abandonner la *macrologie*.

32 Voir B. Cassin (1995).

Pour citer cet article

Référence électronique

Françoise Rigat, « La mondialisation néolibérale contextualisée par ses figures », *Pratiques* [En ligne], 165-166 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 22 décembre 2015. URL : <http://pratiques.revues.org/2441>

À propos de l'auteur

Françoise Rigat

Département Culture, Politique et Société, Université de Turin, Italie

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumés

L'objectif de ce travail est d'analyser quelques figures dites de la *répétition oiseuse* ou du *trop explicite* telles que la périsologie, la parastase et le truisme, dans le discours expert de l'ONU. On montrera que ce que la tradition rhétorique a longtemps qualifié de *solécismes syntaxiques* sont non seulement fonctionnels mais que d'une part, ils parviennent à tirer profit de ce qui les condamne, pour peu que l'on fasse intervenir le contexte discursif et pragmatique et que d'autre part, ils sont l'instrument d'une idéologie. En effet, ceux-ci offrent une prise commode à des axiomes de la mondialisation néolibérale auxquels ils donnent forme efficace. Notre démarche consistera donc à examiner comment ces figures activent le contexte idéologique tout en construisant, en retour, le contexte de réception. Chemin faisant, on reconstituera le processus argumentatif tel qu'il se présente dans la réalité du discours, ce qui nous amènera à questionner les côtés fallacieux des figures et, finalement, à les soupçonner d'avoir partie liée à la sophistique dans son sens péjoratif.

Neoliberal Globalization Contextualized by its Figures

This article studies the figures of excess and superfluity frequently used in the speech of supranational organizations. It underlines some of the main rhetorical figures traditionally considered vain and meaningless (perissology, macrology and truism) through which the United Nations agencies' annual reports succeed in presenting neoliberal globalization ideology. After pointing out the pragmatic and discursive usefulness of these figures, the paper mainly shows that such figures are influenced by ideological context which contribute in turn to form the context of reception itself. The analysis also investigates the argumentative value of figures as they exemplify fallacies and sheds light on epideitic discourse. It concludes with a reflection on the status of these specific types of speeches using concepts like political-newspeak and sophistic rhetoric.

Entrées d'index

Index de mots-clés : figures de rhétorique, répétition oiseuse, pragmatique, argument, contexte idéologique

Index by keyword : rhetoric figures, superfluous repetition, pragmatic, argument, ideological context